Philippe Ridet

L'Italie, Rome et moi

récit

Flammarion

Extrait de la publication

L'Italie, Rome et moi

Philippe Ridet

« … la corruption des politiques, la mafia, le Festival de la chanson de San Remo, les papes, les glissements de terrain et les tremblements de terre, la faillite de la Sicile, la fabrication des pâtes et l'élaboration des sauces, la concussion, la rétorsion, l'abus de pouvoir, la ruine des ruines de Pompéi, des adresses d'hôtels en bord de mer, des recettes de cuisine, des patrons partis de rien et qui ont bâti un empire, des chantiers qui ne finiront jamais, la fuite à l'étranger des jeunes diplômés, des pactes entre banquiers à Milan, des meurtres gratuits et des règlements de comptes à Naples, l'abandon de Cinecittà, le pull de cachemire noir de Sergio Marchionne, le patron de la Fiat, les vestes à larges revers de Lapo Elkann et les costumes stricts de son frère John, les combines du football, la chasse aux immigrés en Calabre, les sermons de Roberto Saviano, l'omniprésence de l'Église, le chômage, la dette et le spread, l'évasion fiscale… »

Rien ou presque n'aura échappé à l'auteur de ce récit foisonnant, charmeur et si profondément original. On le refermera en pensant à Jacques Nobécourt qui avait écrit : « Méfiez-vous de ceux qui ont tout compris de l'Italie et peuvent l'expliquer clairement. Ils sont sûrement mal informés. »

Philippe Ridet est depuis 2008 correspondant du Monde *à Rome. Il est l'auteur de* Le Président et moi *(Albin Michel, 2008).*

Flammarion

13-X Portrait de Philippe Ridet par Jean-Luc Bertini © Flammarion

Extrait de la publication

L'Italie, Rome et moi

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Philippe Ridet

L'Italie, Rome et moi

Flammarion

Extrait de la publication

« Rome, correspondant » : c'est par ces deux mots que j'ai commencé un bon millier d'articles et de notes de blog depuis que le quotidien *Le Monde*, à l'été 2008, m'a nommé correspondant en Italie. Ce livre est la face B de ce travail d'exploration quotidien, s'autorisant un récit personnel. Certains lecteurs attentifs retrouveront quelques passages d'articles parus au cours de ces cinq dernières années – sans que j'aie cherché à les paraphraser. Je remercie *Le Monde* de m'avoir permis de les écrire – et de les exploiter.

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-2394-0

Pour Léo-Paul et Ottavio, mes fils uniques

1

Inventaire

On jette

Et en plus il pleut. Pas ce petit crachin si français, cette pluie parisienne têtue, insidieuse et un peu chiche qui humidifie plus qu'elle ne mouille. Mais des trombes d'eau s'abattant d'un ciel gris venant de la mer et qui noircit de plus en plus, là-bas, quand il va se cogner à la chaîne de Abruzzes. Rome est spongieuse, amollie, dégoulinante. Les façades des palais ruissellent comme des serpillières mal essorées. Le Tibre va de nouveau inonder ses berges, et des flaques grandes comme des mares vont se former dans les rues défoncées du centre-ville. Pourtant j'ai bien lu dix ou vingt fois que le maire (et probablement ses prédécesseurs avant lui) allait « tout faire pour mettre fin à ce scandale indigne d'une capitale ». Les mouettes qui passent sur le ciel gris semblent plus lourdes – et plus grises. Ma terrasse est inondée et le buste de Bacchus en terre cuite autour duquel s'entortille un lierre a changé de couleur. D'orange brique sous le soleil, il est passé au marron humide et froid. Une rigole coule de son œil

Extrait de la publication

droit. On dirait qu'il pleure. D'ailleurs, si je ne me retenais pas…

C'est l'heure du classement par le vide. On secoue les dossiers de leur poussière. Finalement, je ne garde rien. Je voulais trier, je jette. C'est plus simple, plus rapide, plus expéditif.

Le 1er janvier est la période idéale pour les grands rangements. Surtout quand on est seul. Toutes ces coupures de presse que j'ai entassées les unes sur les autres ne verront pas l'année nouvelle. Désormais je connais l'Italie – ou du moins je suis désormais assez humble pour reconnaître que je n'en sais pas grand-chose, mais elle m'est devenue familière. Je peux la conduire les yeux fermés comme une voiture sur un trajet mille fois parcouru. J'anticipe ses crises, je reconnais les signes avant-coureurs de la grippe, je veille à ne pas la brusquer, j'ai appris à ne plus me précipiter dans les polémiques d'une journée. Je la sens, je la respire. Les centaines d'articles que je m'apprête à mettre à la poubelle ne me sont plus d'aucune utilité. De toute manière, ou bien les choses n'arrivent qu'une fois ou elles se répètent à plaisir.

Un de mes lointains prédécesseurs dans ce poste, Jacques Nobécourt (1923-2011) avait écrit : « Méfiez-vous de ceux qui ont tout compris de l'Italie et peuvent l'expliquer clairement. Ils sont sûrement mal informés. » Depuis que je la connais, cette phrase est devenue mon mot de passe, mon viatique. Elle relativise mes erreurs, excuse parfois ma paresse et mon découragement. Tout est devenu plus facile et compliqué. Mes certitudes d'hier se sont évanouies. J'avais quelques idées sur le pays lorsque j'y ai débarqué il y

a cinq ans. Aujourd'hui j'en ai mille, toutes contradictoires. J'ai fait ce que j'ai pu pour expliquer clairement l'Italie mais j'ai vite compris que c'était un leurre. Pour décrire ce pays, mille articles ne suffisent pas, il en faudrait soixante millions sept cent vingt mille, selon le chiffre du recensement de 2011 : un pour chaque Italien, ou davantage encore. L'autre solution ? S'en tenir aux clichés. Cela va plus vite et ils ne sont pas toujours faux. Il m'est arrivé d'y céder. Écrire un livre ? En est-il encore temps…

Le papier journal est devenu sec et craquant. Il a perdu son odeur d'encre. Je marche dessus, le chien s'y vautre. Ah ! le chien… Je vous présente Edgar, un shih-tzu acheté dans une animalerie du quartier de Prati en décembre 2009 et qui ronfle la nuit comme un ivrogne. Tibétain d'origine mais né et élevé en Italie. Nous étions venus faire l'emplette d'un hamster du Pérou (ça existe). Mais pas plus de rongeur inca que de beurre en broche dans la petite boutique où jacassaient des perruches, en revanche trois petits chiots s'agitaient derrière la vitrine. Ottavio, mon fils, oublia aussitôt sa passion pour les rongeurs qui nous avait conduits jusqu'ici, et porta son dévolu sur cette bestiole au museau écrasé, aux yeux proéminents mais vifs et tendres. Un regard de Gremlin. Il avait déjà choisi son nom. Ma femme et moi, un peu plus loin sur le trottoir, discutions ferme pour savoir si cet achat était vraiment la chose à faire à ce moment-là de notre vie commune.

Moi : J'ai déjà eu un chien, je saurai m'en occuper. Ce n'est pas si contraignant que ça. Ça nous amusera.

Elle : Mais enfin, Philippe, on ne sait même pas si on sera encore ensemble dans deux mois !

Finalement nous avons eu raison tous les trois.

Les bancarelle *de la piazza Navona ou le temps suspendu*

Je ne saurais trop recommander aux touristes de visiter Rome lors des fêtes de fin d'année. C'est à ce moment que se révèle le mieux l'âme de la ville et peut-être de l'Italie. Pendant que j'en étais à trier impitoyablement des vieux papiers, des milliers de personnes arpentaient la piazza Navona malgré la pluie. Dès le dernier samedi de novembre s'étaient ouverts, comme chaque année depuis des temps immémoriaux, les stands (*bancarelle*) de jeux, de souvenirs, de *porchetta* (charcuterie typique), de personnages de crèche et de friandises. Tous identiquement verts comme les bâches de Roland-Garros, ils ceinturent la place comme une muraille. Les églises, les palais, la fontana dei Quattro Fiumi disparaissent derrière les grappes de ballons multicolores. Un père de famille peut dépenser cinquante euros en une demi-heure sans s'en apercevoir (à multiplier par le nombre d'enfants). Les *bancarelle* ont chassé provisoirement les faux peintres qui occupent la place le reste de l'année. C'est leur premier mérite.

La question est celle-ci : pourquoi tant de gens vont-ils se rendre en procession jusqu'au premier dimanche de janvier dans ce lieu où il ne se passe rien, où les attractions – et même leur emplacement – sont toujours les mêmes, les bonbons identiques à ceux de l'année précé-

Extrait de la publication

dente, avec la certitude de se faire arnaquer dans des jeux à trois euros la partie (carabine, chamboule-tout, course de chevaux mécaniques) dont le vainqueur peut espérer au mieux une peluche immonde (pour les filles) et un pistolet en plastique (pour les garçons) qui, à coup quasi sûr, s'autodétruiront dans l'heure qui suit ? La réponse est simple : c'est parce qu'il ne se passe rien, que les attractions – et même leur emplacement – sont toujours les mêmes, que les bonbons sont identiques à ceux de l'année précédente, que c'est un plaisir de se faire arnaquer dans des jeux à trois euros la partie (carabine, chamboule-tout, course de chevaux mécaniques) dont le vainqueur peut espérer au mieux une peluche immonde (pour les filles) et un pistolet en plastique (pour les garçons) qui, à coup quasi sûr, s'autodétruiront dans l'heure.

C'est le plaisir du même, de l'immuable de la répétition. Les parents qui conduisent leurs enfants Piazza Navona, ont eux-mêmes été amenés là par leurs parents qui eux-mêmes, etc. Les aînés se souviennent de leurs tristes retours, un fusil cassé à la main et c'est pour cela qu'ils savent si bien consoler les enfants qui s'en retournent a casa un fusil cassé à la main. La tentation est grande alors de faire des bancarelle de la piazza Navona le paradigme de l'Italie, pays immobile. De la répétition sa figure de style idéale. Qui voudrait changer ce qu'il a aimé et toujours connu ?

Millefeuille d'Italie

Les coupures de journaux s'étalent sur le dallage de mon petit bureau à l'entrée de l'appartement. Un

Extrait de la publication

condensé de l'Italie ou la mousse de l'actualité ? La corruption des politiques, la mafia, le Festival de la chanson de San Remo et ses polémiques rituelles, les papes, les glissements de terrain et les tremblements de terre, la faillite de la Sicile, la fabrication des pâtes et l'élaboration des sauces, les chantages et la corruption, la concussion, la rétorsion, l'abus de pouvoir, les pressions sur les magistrats, les fusions d'entreprises, leurs rachats, la ruine des ruines de Pompéi, des adresses d'hôtel et de restaurant en bord de mer, des recettes de cuisine, des patrons partis de rien et qui ont bâti un empire, des chantiers qui ne finiront jamais, la fuite à l'étranger des jeunes diplômés, les « rondes citoyennes » de la Ligue du Nord qui n'ont jamais eu lieu, des pactes entre banquiers à Milan, des meurtres gratuits et des règlements de comptes à Naples, l'abandon de Cinecittà, le pull de cachemire noir de Sergio Marchionne, le patron de la Fiat, les vestes à larges revers de Lapo Elkann et les costumes stricts de son frère John, les combines du football, la chasse aux immigrés en Calabre, les sermons de Roberto Saviano, l'omniprésence de l'Église, Benoît XVI et ses pompes, les taux d'endettement, de chômage, la dette et le spread, l'évasion fiscale : rien (ou presque) ne m'a échappé.

Dans quelques semaines, en février 2013, de nouvelles élections viendront bouleverser les hiérarchies politiques, les rôles, les postures. Alors à quoi bon garder ces tas de papier. Que vaudra une biographie complète de Silvio Berlusconi découpée dans *L'Unità*, le journal de la gauche italienne, quand il sera définitivement sorti de scène ? Utile pour faire une « nécro »

Extrait de la publication

peut-être ? Et puis, peut-on réduire un pays compliqué à la succession sans queue ni tête des événements qui s'y déroulent. Et tirer un fil à partir de n'importe lequel d'entre eux me permettra-t-il de reparcourir toute la trame de ce tissu bariolé que par défaut j'appelle Italie ? Où ai-je lu qu'« on échoue toujours à dire ce que l'on aime » ?

Du courage, il faut en finir ! Faire table rase. Trois sacs-poubelles de cinquante litres devraient suffire pour enfouir l'éternel retour de Silvio Berlusconi, les putes et ses procès, les échecs répétés de Gianfranco Fini pour avoir la peau du *Cavaliere*, les déclarations alambiquées de Mario Monti où il faut faire le compte des doubles négations pour pouvoir conclure à une affirmation, les turpitudes de la famille d'Umberto Bossi, le fondateur de la Ligue du Nord, les expressions imagées de Pier Luigi Bersani, le chef éphémère de la gauche (« mieux vaut avoir une dinde sur le toit qu'un passereau dans la main »), les finesses tactiques de Matteo Renzi, le maire de Florence, dont les dents raient le parquet de la politique, les hurlements de Beppe Grillo, le seul comique qui me fasse peur. Mes chers politiques ! J'ai cru trouver auprès d'eux un remède contre le « blues de l'*embedded* * », ils ont fini par me dégoûter définitivement de leur fréquentation. Ils m'ont caché l'Italie. Ils m'ont gâché l'Italie.

Parfois je fais un rêve : je ne lis plus les journaux, ne regarde plus la télévision. J'ai une maison sur une colline, n'importe laquelle (elles ne manquent pas), d'où je profite de l'Italie, allongé sur un transat.

* Voir du même auteur *Le Président et moi*, Albin Michel, 2008.

Chaque jour je cuisine une variété de pâtes différentes, un type de sauce différent : aux artichauts, aux calamars, aux poissons, aux fèves, aux tomates… Le soir, je bois du limoncello. Malgré toutes ces années passées à Rome, je suis comme beaucoup de Français qui ont décidé d'y passer leur exil consenti. Je voudrais que l'Italie soit mon mât de cocagne, ma corne d'abondance, ma revanche contre le gris de France. Je l'aime quand elle ressemble à mes fantasmes, je la déteste quand elle est immorale. Dans mon rêve, j'observe l'Italie sans la juger, ni chercher à la comprendre ou à la faire comprendre. J'en jouis, égoïstement, pour ce qu'elle a de mieux : ses paysages si doux sur lesquels glissent les silhouettes des Italiens.

Allez Edgar, debout ! Je dépose le chien sur le divan, comme je l'ai trouvé, la tête ballante, ronflant comme un sonneur sur le dos et les pattes écartées. Les fenêtres du bureau sont griffées de pluie. Le dôme et les deux clochers de Sant'Agnese in Agone qu'elles me laissent apercevoir en sont déformés, anamorphosés, entortillés sur eux-mêmes. Je ramasse les coupures de journaux à pleines brassées, les fourre dans les sacs noirs et je tasse, je tasse, je tasse… Tiens, j'ai oublié un papier que le chien a déjà lacéré en petits morceaux (pourtant j'aurais juré qu'il n'avait fait que dormir). Je le déplie, le défroisse du tranchant de la main et reconstitue le puzzle. Il est daté du 6 octobre 2012. Titre : « Le dernier héritage du berlusconisme ». On a le temps d'en reparler, non ?

2

Naissance d'une passion

Premier voyage

J'ai longtemps rêvé d'être italien. À défaut, j'ai cherché à en avoir l'air. Aujourd'hui je vis à Rome dans un immeuble Renaissance du centre historique. De ce point de vue on peut dire que j'ai réussi. Dans les années 1970 – c'était au siècle dernier –, alors que je me bricolais une identité dans une petite ville de province qui devait sa notoriété à l'élevage des volailles et à trois sorties d'autoroute, le choix d'aimer l'Italie me concéda une forme d'originalité chez les adolescents de ma génération qui rêvaient plutôt de pays nordiques (où les filles, disait-on, étaient plus faciles), d'Angleterre (où la musique était bonne) ou d'Amérique (où l'espace n'était pas compté). Je revois encore leur étonnement lorsque je leur fis écouter pour la première fois une chanson d'Adriano Celentano dont j'avais rapporté un disque 45 tours acheté chez un marchand ambulant de Stresa, au bord du lac Majeur.

Loin de me décourager, l'incompréhension – marquée d'un peu de commisération – manifestée par mes

amis renforça mon désir de rechercher exotisme et originalité dans un pays limitrophe d'autant plus aimable qu'il était bon marché et facile d'accès par le train ou la route.

À cette époque il n'y avait – du moins à Bourg-en-Bresse (Ain) – que deux sortes de voyageurs vers l'Italie. Des professeurs, des intellectuels, qui s'en allaient revivifier leurs restes de latin et d'études classiques au contact du Colisée, et les immigrés – Ritals ou Macaronis – qui retournaient au pays pour l'été. Les premiers disaient : « Nous avons été en Italie à Pâques. Rome, quel charme ! » ou bien encore : « J'aimerais tellement retourner en Italie… » avec un tel soupir de regret que ceux qui n'y avaient jamais mis les pieds se sentaient vaguement idiots. À leur retour, les seconds – Ritals et Macaronis – ne disaient rien ou alors nous parlaient de villages inconnus dans les Pouilles ou les Abruzzes où vivait le reste de leur famille. Ils rapportaient dans le coffre surchargé de leur Renault 16, des pâtes et de la sauce tomate dans des bocaux de verre. J'imaginais avec effroi des granges perdues dans des collines arides, des cuisines au sol en terre battue où se tassaient des hommes taiseux, des enfants en haillons et des femmes en noir.

J'appartenais à une troisième catégorie : les vieilles pierres me laissaient froid et je n'avais aucune parentèle de l'autre côté des Alpes. Mon goût pour l'Italie n'avait donc ni explication ni nécessité objectives. Il était nourri d'images – des cartes postales reçues de je ne sais qui, ou trouvées je ne sais où : une vue de San Remo en noir et blanc qui me servit longtemps de marque-page, et une autre en couleur du terrain de

golf de Cortina d'Ampezzo dont le vert du gazon contrastait violemment avec la blancheur des neiges éternelles accrochées aux sommets des Dolomites.

Le cinéma Vox, rue Paul Pioda, qui programmait une fois par semaine une séance dite « d'art et d'essai » la vivifia encore. Cinéphile et généreux, le fils de la caissière m'y faisait entrer gratuitement. Sous sa conduite, je découvris, chaque mardi soir, les films de Fellini, Visconti, Antonioni, Bertolucci, Scola, Risi, De Sica et d'autres encore. Mon fantasme italien prenait corps. Avec mes amis de cette époque on se répétait « Va dormir Federico » en roulant exagérément les « r », comme Anna Magnani dans *Fellini-Roma*. C'était notre mot de passe. Le signe de notre appartenance à la petite secte des adorateurs de la Péninsule. Ainsi se construisait mon « Italie intérieure », essentiellement visuelle et contemporaine J'étais paré pour un premier voyage.

L'hôtel Verbano

En septembre 1974, ayant travaillé tout le mois d'août au centre de tri postal, je m'offris avec mon salaire un pantalon de lin blanc, un pull-over de coton de bonne marque et une semaine en demi-pension à l'hôtel Verbano, à la pointe de l'île des Pêcheurs au milieu du lac Majeur. Ce fut ma première demeure italienne. Le chef d'orchestre Arturo Toscanini, qui avait signé le livre d'or, venait s'y reposer avant ses concerts à la Scala. C'est dire si ma fiancée de l'époque – Martine –, qui organisa ce premier séjour, et moi-même

Extrait de la publication

y fûmes tranquilles. Le ciel de septembre avait une blancheur molle de kleenex froissé. Sur le lac, les hors-bord Riva croisaient leurs sillages d'écume. Leurs ponts d'acajou brillaient au soleil comme des miroirs. Le soir, les touristes de passage repartis, l'île n'appartenait plus qu'aux pensionnaires des hôtels qui en faisaient le tour bras dessus bras dessous un peu tristes de se retrouver seuls même s'ils y étaient venus pour ça. Au loin, sur la rive de Stresa, s'allumaient les lumières des grands hôtels.

De notre chambre aux fenêtres ouvertes, on entendait le tintement des fourchettes dans les assiettes et les pas des serveurs crisser sur le gravier de la terrasse et plus tard encore, les tables desservies et la vaisselle faite, leurs conversations chuchotées et incompréhensibles. J'ai la nostalgie parfois de cette époque où je ne comprenais pas la langue. Il me semblait alors que personne ne pouvait proférer dans ce sabir un truisme, une contrevérité, une bêtise. L'italien était la langue de l'intelligence pour cette raison même que je n'en saisissais pas le moindre mot.

Je pratiquais aussi les escapades improvisées. Un dimanche d'hiver de 1976, mon ami cinéphile, Martine et moi partimes sur un coup de tête pour Turin. Il s'agissait de voir le *Casanova* de Fellini qui venait de sortir. Attendre de le voir en France, même une semaine, nous semblait trop long. Nous franchîmes le tunnel du Mont-Blanc vers vingt heures. À vingt-deux heures nous étions au cinéma L'Ambrosio. À minuit nous repartions. Il neigeait. Il faisait froid. La route était glissante. Le souvenir du film que nous venions de voir disparaissait derrière nos efforts pour rester

Extrait de la publication

éveillés. Qui peut aujourd'hui imaginer faire huit cents kilomètres aller-retour dans la même journée pour voir un film ? L'Italie de ces années-là produisait ce genre d'attrait. En arrivant chez moi, je croisai mon père qui partait à son travail. « Ou étais-tu ? – En Italie voir un film. » Il me regarda surpris et affligé. Ce fut notre rupture.

Faux riche

L'Italie était facile. Proche et pauvre. Quatre ou cinq heures de train suffisaient pour rejoindre Milan depuis mon HLM. C'était l'étranger à côté de chez soi, le dépaysement dans la proximité, l'exotisme *low cost* avant l'invention du *low cost*. Un mois de labeur permettait à l'étudiant que j'étais encore de vivre assez confortablement dans des hôtels de moyenne gamme, voire de catégorie supérieure. J'étais le Barnabooth des billets *Bige-Transalpino*, qui permettaient aux « jeunes de moins de vingt-cinq ans » de voyager dans toute l'Europe à moitié prix. Les lires étaient comme des billets de Monopoly qui gonflaient mon portefeuille. Quand il n'y en avait plus, les commerçants rendaient la monnaie avec des caramels. Comment ne pas aimer un pays où l'on offrait encore des bonbons aux adultes ?

Je concentrai d'abord ma curiosité sur l'Italie du Nord, plus facile à atteindre par le train ou en voiture. N'ayant jamais voyagé qu'avec des femmes, je profitais, au gré de leur succession dans ma vie sentimentale chaotique, des moyens de locomotion qu'elles mettaient à

Extrait de la publication

ma disposition. Aux wagons-couchettes succéda la 4L « Safari » de Régine à bord de laquelle je parcourus une bonne partie de l'Italie septentrionale, côté passager, une carte routière sur les genoux. Après la montée à fond de seconde du col du Fréjus, on dévalait vers la plaine comme des coureurs cyclistes dans la descente de l'Aubisque. Première étape, Milan. De là, on repartait vers Parme, Ferrare, Mantoue, Vérone, Padoue. C'était souvent des voyages d'hiver. La brume du Pô floutait les paysages d'un voile opaque d'où ne dépassaient que les campaniles des églises. Je me souviens d'avoir marché dans les rues de Crémone comme dans un bain turc, du brouillard jusqu'à la taille.

Au regret de quitter chaque matin une ville succédait très vite l'impatience d'en découvrir une autre. Une fois la 4L parquée, on déambulait le nez en l'air. Mon but n'était pas tant d'apprendre, de savoir, mais de me laisser charmer, de me dissoudre, de devenir un autre, d'abandonner mon identité provinciale. Attablé dans un restaurant de Ferrare, alors que la nuit depuis longtemps était tombée, je devenais un Italien presque comme les autres, à ceci près que je ne comprenais même pas la moitié du menu… J'échappais provisoirement à ma petite condition humaine d'étudiant français paresseux, de postier intérimaire à l'avenir incertain.

L'Italie tenait à distance mes interrogations d'adolescent attardé et sans qualités. Elle était un airbag provisoire entre moi et la vie active dans laquelle je tardais à me jeter. Ces petits voyages d'hiver me retardaient au seuil des décisions que je devrais prendre. Travailler ? Grandir ? Quitter la province ? L'Italie repoussait ces choix dans les limbes. Pourtant, il me faudrait bien,

Extrait de la publication

un jour ou l'autre, gagner ma vie honnêtement, moi aussi. Tout autour, les conversations des convives n'étaient qu'un brouhaha dans lequel, de-ci de-là, je distinguais un ou deux mots. C'était suffisant pour m'imaginer être l'un des leurs, et me fuir.

3

Exils

Français d'abord

Pourtant j'aimais mon pays, ma région, mes amis. Pour rien au monde je n'aurais voulu naître Indien ou sur les rives de l'Oubangui. Ce coin de la Bourgogne où je suis né et dans lequel j'ai passé la plus grande partie de ma jeunesse satisfaisait mon goût pour les paysages agrestes. Mes parents ne voyageaient pas, encombrés qu'ils étaient de cinq enfants, et propriétaires d'une voiture trop petite. Dans mon enfance, je n'avais franchi que trois frontières : celle avec la Suisse, si proche, pour voir le jet d'eau sur le lac Léman, et celles avec l'Allemagne puis l'Angleterre à l'occasion de séjours d'échange où je m'étais à chaque fois retrouvé plutôt seul et désœuvré. Snob comme le sont tous les adolescents (et peut-être davantage encore dans mon cas), j'avais fait de cette contingence un choix revendiqué et pris pour devise le beau titre du livre de Valery Larbaud (emprunté à Maurice Scève) : « Le vain travail de voir divers pays. » C'est dire…

Pourtant, tel que j'étais, sédentaire et timoré, j'avais une grande passion pour les exils. L'histoire familiale

m'en offrait un exemple à portée de main. Mon grand-père, Henri Ridet, avait choisi avant la Première Guerre mondiale de finir ses études en Allemagne, après quoi il vécut trois ans à Londres où, mais c'est peut-être une légende, il fonda un club d'aviron. C'est là que l'ordre de mobilisation le rattrapa. Il fit toutes les batailles, dont celle de Verdun, d'où il rapporta quelques blessures et une décoration. En 1917, profitant d'une permission, il prit la fuite. On le retrouva en Espagne, où il apprit sa condamnation à mort par contumace. Il attendit à Barcelone une grâce qui lui parvint dix ans plus tard. Il revint en Bourgogne où il épousa sa cousine germaine. Une autre légende dit qu'il laissa en Espagne une fiancée éplorée et une petite fille. Dans un autre registre, je fantasmais beaucoup sur les biographies de Vladimir Nabokov, contraint à l'exil par l'avancée des communistes russes, et de Witold Gombrowicz, pour qui l'Argentine devint un cul-de-sac quand il apprit que la Pologne avait été envahie par les nazis. Il ne devait quasiment plus quitter l'une ni revoir l'autre.

Mais pour l'heure, ma minuscule province me suffisait amplement. Je l'avais chargée d'attraits qu'elle n'avait pas, sans doute pour mieux retarder la nécessité de la quitter. Si l'envie d'exotisme me prenait parfois, elle devait se conformer à la loi du moindre effort. J'achetais volontiers des guides de voyages périmés dans des brocantes pour rêvasser sur des noms d'hôtel qui n'existaient sans doute plus. La rivière d'Ain était mon fleuve du Pô. Il suffisait d'un peu d'imagination et de pas mal d'approximations pour convertir quelques villages perchés sur les collines du Revermont en bourgades

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELJN000586.N001
Dépôt légal : octobre 2013

Extrait de la publication